

En cette froide matinée de début novembre, l'excitation me tire tôt de mon sommeil. À un peu plus de six heures du matin, mon mug de thé à la main, j'observe cette rue parisienne qui s'éveille doucement. Les premiers travailleurs courent déjà pour ne pas manquer leur métro pendant que les cafés et boulangeries ouvrent leurs portes. Un léger vent fait virevolter les dernières feuilles rouges et or encore présentes sur les arbres.

La vue de mon bureau dans l'angle de mon minuscule salon me désole. Peu ordonnée, j'ai laissé s'entasser des dizaines de feuilles volantes, de cahiers et de post-it sur mon ordinateur. C'est le même scénario après la remise d'un manuscrit : un mois de passage à vide, pendant lequel les idées les plus saugrenues traversent mon esprit. Je les conserve, on ne sait jamais, mais cela engendre un désordre sans nom dans mon salon. Cependant, ce matin, rien ne peut entacher ma détermination. D'un geste assuré, j'empile tout ce qui traîne et le planque par terre sous le meuble de la télé. Sur la table basse, je récupère un choucho pour me faire une queue de cheval. J'ai été longtemps complexée par mon poids, et mes cheveux bruns étaient ma seule barrière face au monde

extérieur. Je les laissais pendouiller devant mon visage à la manière d'un rideau, pour masquer ma honte de moi-même et de mon apparence. Le déclic est survenu quand, après une perte de poids conséquente, mon amie Kaline m'a traînée chez le coiffeur.

— Quand je te parle, je veux te voir, me répétait-elle sur le chemin. Tu as les plus beaux yeux verts du monde.

Depuis ce jour, je garde une longueur suffisante pour les attacher, mais plus assez pour me cacher derrière.

Une fois mon espace de travail net, je crée un nouveau fichier intitulé *Dernier Round pour les zombies*. Comment expliquer ce sentiment de plénitude au commencement d'un nouveau roman ? Les histoires vont et viennent dans mon cerveau par dizaines, le jour, la nuit, sous la douche, à la caisse du centre commercial, mais rares sont celles qui méritent d'être écrites. Et puis un jour, elle est là : évidente du début à la fin. Il suffit d'être le vecteur pour l'écrire. Après avoir été tirailé par des personnages incongrus, des scènes sorties de nulle part, savoir que l'on tient son scénario apaise l'esprit embrouillé.

Depuis un peu plus d'une semaine, au gré de mon inspiration, j'ai noirci des pages de bloc-notes, laissant les personnages grandir à leur guise dans mon imagination, sans aucun lien entre les différentes scènes. Il est temps de rendre tout cela cohérent.

Dans un silence religieux, mes doigts pianotent frénétiquement sur les touches, mon esprit est en ébullition. Les mots, puis les phrases défilent sous mes yeux. Aucune pause : j'aurai le temps de tout corriger plus tard. L'urgence pour le moment est de dérouler la trame.

Comme d'habitude lors de ces phases de création intense, j'oublie l'heure, et mon ventre se rappelle à mon bon souvenir vers trois heures de l'après-midi. Après presque une vingtaine de pages remplies, il est temps de m'accorder un peu de repos.

Alors que les pâtes de la veille chauffent dans le micro-ondes, mon éditrice Victoria me contacte.

Dix ans plus tôt, à peine sortie de deux ans de faculté de psychologie, sans grand espoir pour mon avenir, j'ai soumis à sa maison d'édition un manuscrit sur lequel je travaillais depuis trois ans. L'envie d'écrire a toujours été présente en moi. Déjà à l'orphelinat, je confiais mes rêves et mes espoirs à un journal intime, inventant mille histoires dans lesquelles j'étais l'héroïne sauvée par le prince charmant. Ce bon vieux « charmant » n'a toujours pas trouvé le chemin de mon appartement.

Pourtant en trente ans, il aurait pu faire un effort !

Bref ! L'année du bac, stressée par les examens, j'ai eu besoin d'une échappatoire et me voilà griffonnant des romans de zombies, dans lesquels mes professeurs les plus sadiques se faisaient dévorer par des morts-vivants.

Sans grande conviction, j'ai envoyé à quelques éditeurs mon roman et, après plusieurs échanges téléphoniques, Victoria m'a convaincue de signer mon contrat chez elle. Au fil des mois, suivant ses conseils, mon style s'est amélioré.

J'apprécie Victoria, mais ses appels ne sont jamais de bon augure. Une boule dans la gorge, je décroche :

— Allô.

— Noëlle, c'est Victoria. Demain midi, je t'invite au restaurant, nous devons parler de choses importantes.

Peu à l'aise avec le monde extérieur, j'évite autant que faire se peut de sortir de chez moi, mais son ton directif ne me laisse pas le choix.

— D'accord, accepté-je à contrecœur.

— Je t'envoie les coordonnées par mail.

Sans rien ajouter, elle raccroche, me laissant dans l'expectative. Quel sujet peut-il nécessiter une telle urgence ?

Bien que je refuse de me l'avouer, la pointe d'inquiétude qui me vrille l'estomac me rappelle mes dernières déconvenues livresques.

Mon rêve le plus cher s'est réalisé, il y a un peu plus de neuf ans. Grâce au petit succès de mon premier roman *Traquée par des zombies* et de ses suites, je peux vivre de ma passion. Mon univers post-apocalyptique, sans déchaîner les foules, a trouvé son public.

Pourtant, depuis deux ans, cet engouement semble s'être atténué. Après le flop des *Zombies envahissent la tour Eiffel*, j'ai eu le secret espoir que *Danse avec les zombies* relance ma carrière légèrement bancal. L'entrevue exigée par Victoria est-elle en lien avec ce onzième roman de ma saga horrifique ?

Je prends une profonde inspiration et tente de chasser mes idées noires. De retour près de mon clavier, je sens que le cœur n'y est plus. Trop inquiète du déjeûner du lendemain, je décide de lobotomiser mon esprit en visionnant une série bien gore à la télé.

Le jour de l'entrevue, pour déstresser, je quitte tôt mon appartement et déambule dans les rues parisiennes. Un serveur m'accueille dans une brasserie à la mode du quartier du Marais que Victoria affectionne tant.

Nous nous fauflons entre les tables en bois presque collées les unes aux autres. Ce manque d'intimité me perturbe, surtout quand mon éditrice doit m'annoncer une – mauvaise ? – nouvelle. Des gouttes de sueur perlent sur mon front. Quelle idée de mettre un pull en laine alors qu'une énorme cheminée surchauffe la salle !

Ma pauvre serviette en papier ne survit pas à ma frustration et finit en confettis.

Ma jambe tressaute sous la table. Alors que je surveille la rue à travers l'énorme vitrine, Victoria me prend par surprise en arrivant dans mon dos. Les cheveux bruns coupés en un carré court, elle a un caractère bien trempé et ne se laisse pas marcher sur les pieds malgré son mètre cinquante-quatre. Ses yeux bleus rapprochés me déstabilisent chaque fois qu'elle me fixe. Sans me faire la bise ou m'adresser un bonjour, elle s'assied et interpelle un serveur pour se commander un martini blanc. Face à son ton dur, le pauvre jeune homme n'a pas le réflexe de me demander si je désire moi aussi boire quelque chose. Un bon verre d'eau fraîche pour désaltérer ma gorge sèche m'aurait fait le plus grand bien. L'humeur de mon éditrice ne semble pas au beau fixe et une voix intérieure me dit que le déjeuner ne va pas être de tout repos.

Nous nous observons quelques secondes sans rien dire ; je n'ose pas engager la conversation, même pour simplement lui demander si elle va bien. Tôt ou tard, le démon sortira de sa boîte. En un sens, ce calme relatif me convient.

Puis, Victoria lance l'offensive sans prendre de gants :

— Les histoires de zombies ne se vendent plus. Nous approchons des fêtes, les gens ont besoin de se changer

les idées de leurs problèmes, des impôts, du mauvais temps... Ils veulent de l'amour, de la légèreté.

Sur mes gardes, je lui expose mon point de vue :

— Tout dépend du public visé. Certains apprécient le gore, le sang, le meurtre. Mes plus grands fans appartiennent à cette catégorie.

La veine sur son front se met à battre, m'arrêtant dans ma lancée. Je déteste l'idée que son énervement puisse être dirigé contre moi. Je ne suis pas certaine de pouvoir survivre à son tsunami de reproches. Plusieurs émotions transparaissent sur son visage, et je constate qu'elle fait des efforts pour ne pas exploser. Elle respire à plusieurs reprises, puis m'explique :

— Ton public a vieilli. Les adolescents boutonneux qui suivaient les aventures de Jen sont maintenant des adultes avec des responsabilités d'adultes.

— Il ne nous reste qu'à conquérir le cœur de leurs enfants.

— Tu ne veux pas comprendre ! s'énerve-t-elle. Tous ces trucs de morts-vivants sont *has been*. Tu as surfé sur la vague un bon moment. Il est grand temps de changer de cap pour ne pas sombrer.

L'arrivée de son apéritif me laisse quelques instants pour prendre la mesure des paroles de Victoria. Une angoisse s'infiltré en moi : je n'ai toujours écrit que des histoires de zombies. Je mange, je vis et me couche avec Jen et son univers post-apocalyptique depuis presque une décennie. Comment imaginer évoluer dans un autre monde ?

Mon éditrice avale son verre cul sec et en commande un second. Les sens en alerte, j'anticipe la manœuvre et arrête le serveur avant qu'il ne s'échappe de nouveau.

J'ai besoin d'un remontant, mais l'alcool m'a toujours rendue malade. Par précaution, je lui demande donc un jus de pomme et un verre d'eau.

Quand je reporte mon regard sur mon éditrice, elle est en train de fouiller dans son énorme sac à main. Avec un petit cri de victoire, elle en sort une feuille de papier et me l'agite sous le nez.

— Si tu ne veux pas me croire sur parole, voici la preuve de ce que j'avance.

Je lui prends la feuille des mains et réajuste mes lunettes pour consulter les chiffres inscrits dans les différents tableaux. Les nombres, oscillant entre vingt et trente, ne présagent rien de bon. Mes soupçons sont vite confirmés par Victoria.

— Ce sont les ventes de ton dernier roman pour les six derniers mois.

Le souffle coupé, comme si j'avais reçu un coup de poing dans l'estomac, je laisse tomber le relevé. Seulement vingt-huit exemplaires de mon dernier roman, celui sur lequel je fondais tous mes espoirs, ont été vendus. Je déglutis, un poids sur l'estomac.

— Il est sorti juste avant l'été, essayé-je de relativiser. Ce n'était peut-être pas une si bonne idée. Attends encore un peu. Les fêtes approchent et les ventes vont décoller. Mes aficionados attendent la révélation sur la naissance de Jen depuis des mois. Ils ne risquent pas de louper ce rendez-vous.

Les lèvres pincées, elle secoue la tête.

— Pendant les fêtes et surtout les fêtes de fin d'année, les gens veulent de la joie, du bonheur, pas des humains se dévorant entre eux.

Mon cerveau mouline pour rattraper le plus vite possible cette catastrophe. Je passe en revue tous mes débuts de manuscrits et notes qui traînent dans mon disque dur, afin de dénicher mon prochain projet. Vu son manque d'enthousiasme pour les zombies, il vaut mieux ne pas faire allusion à mon roman commencé hier. J'ai besoin d'une autre histoire.

Un souvenir lointain refait surface, ma dernière cartouche, mais qui peut tout changer. Fière de moi, je lui annonce l'ébauche de mon scénario :

— Tu vas adorer mon futur roman policier. Cette intrigue moisit au fond de mon tiroir depuis des mois. Le meurtre satanique d'une adolescente, un flic à une semaine de la retraite...

Alors qu'elle ouvre la bouche pour m'interrompre, je lève un doigt, lui demandant de me laisser exposer l'ensemble de l'intrigue.

— Ne me dis pas que c'est du vu et revu, c'est justement ce que je veux faire croire au lecteur, mais à la fin, on découvre que le *serial killer* n'est autre que l'inspecteur en charge de l'enquête. Une chute qui va ravir les fans d'épisodes sanglants, dans une ultime scène épique.

— Noëlle, tu entends ce que je t'explique depuis une heure ? Les lecteurs ne veulent plus de gore.

Passablement énervée par cette discussion dont j'entrevois avec appréhension le dénouement, je hausse le ton en tapant du poing sur la table.

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent alors, les lecteurs ?

Autour de nous, les conversations cessent, tous les regards fixés sur moi.

Qu'est-ce que je hais être le centre d'attention !

Rouge de honte, je pose ma serviette, en piteux état, sur mon visage, attendant que la vie reprenne son cours. Insensible à mon malaise, Victoria réplique :

— Une romance.

Le mot tant redouté est lâché. Depuis quelques mois, j'ai senti l'adhésion forte du public pour les romans d'amour et *feel good*, des livres légers permettant au lecteur d'éloigner son quotidien morose. Pourtant, je n'aurais jamais pensé que ma maison d'édition voudrait prendre un virage à cent quatre-vingts degrés dans sa ligne éditoriale d'origine.

Depuis le temps que nous nous fréquentons, mon editrice connaît mes forces et mes faiblesses. Excepté Kaline, ma meilleure amie, elle est la seule à lire en moi comme dans un livre ouvert. Consciente de mon aversion pour tout ce qui touche aux sentiments, comment peut-elle s'imaginer que je suis capable d'écrire une telle histoire ?

Il me faut trouver une porte de sortie, un plan gagnant-gagnant. En désespoir de cause, j'utilise un joker :

— Une romance entre zombies. Bonne idée, c'est original. Je n'ai jamais exploré cette piste. Jen pourrait...

Ma tentative tombe à l'eau. Le visage rouge de Victoria ne présage rien de bon. Ses mains gesticulent dans tous les sens.

Mince, le dragon est lâché !

— Une romance contemporaine ! s'emporte-t-elle. Une histoire d'amour qui peut arriver à n'importe qui... même à toi.

Comment lui faire entendre raison ?

Avec tact, Noëlle, avec tact !

— Tu sais que, selon mon opinion, j’ai plus de chances d’être transformée en zombie dans les dix prochaines années plutôt que de vivre une histoire d’amour.

Le regard assassin de mon éditrice m’incite à fermer mon clapet.

Pour le tact, tu repasseras, ma grande !

— Noëlle, tu sais que je t’adore. Tout le monde, enfin le peu de gens que tu côtoies, t’adore. C’est même à se demander comment une fille aussi gentille dans la vie peut écrire des monstruosité pareilles, mais il faut te rendre à l’évidence : le nom de Noëlle Martin sur la couverture d’un roman ne suffit plus pour le vendre. Tu dois conquérir un nouveau public.

Le serveur s’approche timidement. Le pauvre, en même pas dix minutes, il a déjà eu affaire au mauvais caractère de Victoria. Mais mon éditrice, dans de meilleures dispositions, reste polie. Malgré tout, il ne demande pas son reste et détaille une fois nos commandes passées.

Alors que Victoria ouvre la bouche pour m’expliquer encore une fois à quel point mes livres sont dépassés, son téléphone sonne. Elle s’excuse et sort discuter sur le trottoir. Cet intermède me donne un moment de répit pour plonger dans mes réflexions.

Ai-je vraiment le choix ? L’écriture est mon seul gagne-pain et je n’ai aucune qualification particulière. L’idée de me trouver un autre éditeur ne me séduit pas : les recherches, les refus ou, pire, les non-réponses, la longue attente sans aucun revenu, ce n’est même pas envisageable. De plus, j’ai une confiance absolue dans le flair de Victoria. Elle sait reconnaître un bon filon et

quand elle décrète qu'il s'est tari, il y a peu de chances qu'elle se trompe.

Perdue dans mes pensées, je dessine des ronds sur la table en verre avec le bout de mon index. Comment écrire une histoire d'amour quand on n'est même pas convaincue d'y avoir droit ? Machinalement, je caresse ma montre à gousset dans ma poche. Elle est cassée depuis des années, mais je la conserve pour ne pas oublier qu'un jour, une orpheline a cru que l'amour viendrait sonner à sa porte.

— Alors, tu as pris ta décision ?

La voix autoritaire de Victoria me fait tressaillir, mais autant me jeter tout de suite à l'eau pour ne plus pouvoir reculer.

— C'est d'accord. Je vais l'écrire ta romance.

Tout en se rasseyant, elle sourit.

A-t-elle toujours eu des dents aussi pointues ? Noëlle, tu ne le sais pas encore, mais tu vas être mangée toute crue !

La chaleur de la pièce semble s'être évaporée. Même mon pull ne peut m'empêcher de frissonner.

— Tu as pris la bonne décision pour ta carrière.

Elle prend une pause pour ménager son suspense. De mon côté, ma boule au creux de mon estomac s'intensifie. À quelle sauce vais-je être dévorée ?

— Juste un petit détail : il faut que ce soit une romance de Noël.

Le voici, l'attrape-nigande !

— Tout ce que tu veux ! tenté-je de protester. Une histoire entre deux adolescents qui croient que leur

amour va durer éternellement, l'histoire d'un veuf, et même avec un chien, tiens ! Mais par pitié, pas Noël.

Elle lève les mains devant elle, comme si tout cela n'était pas son idée et comme si elle était une victime tout autant que moi.

— On entre dans une période propice à ton inspiration. Les rues vont bientôt s'illuminer de mille couleurs, les sapins dans les maisons, les marchés de Noël. Si tu ne me trouves pas une idée dans cette atmosphère festive, tu peux dire adieu à ton métier d'auteur.

Elle se tait, attendant une réaction de ma part, qui tarde à venir. En haussant les épaules, elle continue :

— Dans ma grande mansuétude, je te laisse jusqu'à avril l'année prochaine pour me pondre ton bouquin. Si l'on ne veut pas manquer la rentrée littéraire et le pic des achats de Noël, nous devons tenir ce planning. Ce qui te laisse un peu plus de quatre mois.

J'écarquille les yeux en réalisant la date de remise de mon manuscrit.

— Quatre mois, tu plaisantes ? Comment veux-tu que je réussisse un tel exploit ?

— Tu as écrit *Le Massacre des zombies* en cinq semaines. Je t'en laisse quatre fois plus !

L'arrivée de nos plats me permet de calmer les bourdonnements à l'intérieur de mon cerveau, mais ne fait pas taire mes angoisses. Comment arriver à lui faire comprendre qu'elle me demande la lune ?

Face à moi, Victoria coupe d'un geste sec une tranche de son chateaubriand. J'ose à peine imaginer ce qu'elle fera de moi si je ne réponds pas à ses attentes. Picorant une feuille de salade, je tente de l'amadouer afin qu'elle me laisse un peu de répit.

— Pour *Le Massacre des zombies*, j'avais une trame. Là, je pars de rien.

Elle balaie ma remarque d'un geste de la main tout en finissant son morceau de viande.

— Noël, rien de plus simple : un chalet, de la neige, une biche, un magnifique sapin illuminé, les cadeaux... et de l'amour, bien évidemment.

— Je pioche dans cette liste ?

— Tu ne pioches rien du tout ! Tu mets tout !

Les coups de tambour dans ma tête résonnent encore plus fort, et la salle commence à tourner autour de moi. J'attrape la table pour reprendre pied avec la réalité.

Est-elle devenue folle ? Un roman à l'eau de rose sur le thème de Noël en quatre mois, avec tous les clichés possibles. Je ne m'en sortirai jamais ! Comment la dégoûter de cette idée absurde ?

— Tu sais, un jour, j'ai vu une vidéo d'un sapin de Noël qui prenait feu. C'est horrible : en deux minutes, toute la pièce a brûlé. Fini les cadeaux. Fini la magie.

— Il y a aussi des millions de sapins qui ne brûlent pas et des milliards de gens qui fêtent Noël dans la joie, me sermonne-t-elle. Arrête de voir le verre à moitié vide.

— Comment toi, l'anticonformiste, qui prône l'indépendance, peux-tu cautionner une fête dont le but est de nous obliger à acheter des produits inutiles ?

— Je te rappelle que nous vivons de cette société de consommation. Alors, cesse de pleurnicher et va te mettre au travail. Même si ton manuscrit doit arriver en avril dans ma boîte mail, je veux le scénario de ton histoire dans trois semaines. Désolée, ma louloute, mais

pas de carte blanche cette fois-ci. J'approuve ton scénario avant que tu commences à écrire.

Je déglutis avec peine. Impossible de filouter et d'écrire un roman d'amour avec Jen en héroïne principale pour lui faire oublier sa stupide histoire de romance !

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle me fixe dans les yeux :

— Et un dernier point : je ferai une recherche des mots « zombies » et « meurtres » dans ton manuscrit. À la moindre occurrence, c'est direct à la poubelle.

Je retiens ma respiration, de peur qu'elle soit en train de sonder mon esprit.

Surtout ne pas penser au mot « mort-vivant » !

Mince, y a que ce terme qui me vient en tête ! Vite, vite ! « Licornes », « arc-en-ciel »...

Indifférente à mon débat intérieur, elle se lève et me plante là.

Chouette, elle me laisse son dessert ! Ne te réjouis pas trop vite, Noëlle. Qui va payer l'addition, à ton avis ?

Il faut plusieurs secondes avant que les battements de mon cœur se calment. Quand les desserts arrivent, je n'ai plus d'appétit.

Quel gâchis ! Autant demander un doggy bag !

De retour dans mon appartement, le moral dans les chaussettes, je m'installe devant mon ordinateur. Mon dernier manuscrit en cours d'écriture, *Dernier Round pour les zombies*, m'attend sagement sur mon disque dur. Les lèvres pincées, je lui dis au revoir et le place dans le répertoire « À venir ».

Un amour de Noëlle

Aurai-je l'occasion de le ressortir ? Rien n'est moins sûr, mais le lecteur est roi. Il veut une romance ? Il aura une romance !

Ces quelques mots me redonnent un peu d'espoir. Peut-être y arriverai-je, après tout ?

Comme je peux être naïve ! Quand une histoire ne veut pas être racontée, elle se cache dans le puits sans fond de l'inconscient, et cette romance s'est planquée bien profondément.